

DIRECTION  
PUBLICATION  
15, PLACE CARNOT - LYON  
TÉLÉPHONE  
FRANKLIN 104

Abonnements : 26 N° 125 francs  
— 52 N° 220 francs  
C.C.P. Lyon 1662-27

Directeur : René BRUN et André PASQUÉ

# LE SYMBOLE HUMANISÉ

PAR JEAN MARCEL

Il ASSURE toujours sa tâche de leur bonté et leur amour. Mais sa mission s'élargit de jour en jour. Il est devenu un symbole de la fraternité humaine, de la solidarité internationale, de la paix universelle. C'est pourquoi il est devenu le symbole humanisé.



Les progrès de la science, les découvertes de la technique, les conquêtes de la civilisation, ont permis à l'homme de vaincre les forces de la nature, de dominer les éléments, de conquérir les hauteurs, de franchir les océans, de peupler les continents. Mais il ne faut pas que ces conquêtes soient vaines, que ces victoires soient stériles. Il faut que l'homme utilise ces conquêtes pour le bien de tous, pour la paix, pour la justice, pour la fraternité.

Le monde est un, et nous sommes tous frères. C'est pourquoi nous devons nous unir, nous aider, nous soutenir, nous défendre. C'est pourquoi nous devons créer un monde meilleur, un monde plus juste, un monde plus fraternel.

COLLENE  
par Michel Déon

# CONCORDE

HEBDOMADAIRE RÉPUBLICAIN, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

"Il y a un pacte toute fois scellaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde."

Général DE GAULLE

# HOTEL LUTETIA ou les récits du Bouillard et de la Nuit

Il y a des bouillards qui ont une âme, qui ont une personnalité, qui ont une histoire. C'est pourquoi ils sont si intéressants, si attachants, si vivants. C'est pourquoi ils sont si nécessaires, si indispensables, si précieux.

## REPORTAGE DE FRANÇOIS ARMORIN

Les fermiers ont travaillé dur pendant l'hiver, ils ont semé, ils ont planté, ils ont soigné. Mais maintenant, ils ont besoin de repos, de repos, de repos. Ils ont besoin de se reposer, de se détendre, de se divertir.

Les résultats sont venus, ils ont été bons, ils ont été excellents. Mais il ne faut pas se laisser aller, il ne faut pas se complaire, il ne faut pas se satisfaire. Il faut continuer à travailler, à progresser, à s'améliorer.

Le monde est en mouvement, il est en constante évolution. Il faut donc être prêt à tout, à tout, à tout. Il faut être flexible, adaptable, résilient. Il faut être capable de surmonter toutes les difficultés, de vaincre toutes les adversités.



« C'est la nuit que l'on voit le monde tel qu'il est. »

"Il y a un pacte toute fois scellaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde."

Général DE GAULLE

# HOTEL LUTETIA ou les récits du Bouillard et de la Nuit

Il y a des bouillards qui ont une âme, qui ont une personnalité, qui ont une histoire. C'est pourquoi ils sont si intéressants, si attachants, si vivants. C'est pourquoi ils sont si nécessaires, si indispensables, si précieux.

## REPORTAGE DE FRANÇOIS ARMORIN

Les fermiers ont travaillé dur pendant l'hiver, ils ont semé, ils ont planté, ils ont soigné. Mais maintenant, ils ont besoin de repos, de repos, de repos. Ils ont besoin de se reposer, de se détendre, de se divertir.

Les résultats sont venus, ils ont été bons, ils ont été excellents. Mais il ne faut pas se laisser aller, il ne faut pas se complaire, il ne faut pas se satisfaire. Il faut continuer à travailler, à progresser, à s'améliorer.

Le monde est en mouvement, il est en constante évolution. Il faut donc être prêt à tout, à tout, à tout. Il faut être flexible, adaptable, résilient. Il faut être capable de surmonter toutes les difficultés, de vaincre toutes les adversités.



« C'est la nuit que l'on voit le monde tel qu'il est. »



**NYREZ.** Il faut franchir le tam-  
bour du Lutétia-Hôtel, ne pas  
s'attarder à voir se déverser  
de leur gargaison les bus  
blancs et verts, voir ces fem-  
mes de Paris qui attendent des heu-  
res, agrippées aux barrières blan-  
ches et qui orient des mois incon-  
préhensibles au long cortège des re-  
venants... — revenants ! jamais ce  
mot n'a rendu un son aussi plein,  
aussi vrai ! — Aussi bien leur his-  
toire ne nous intéresse plus, celle de  
toutes ces pauvres vieilles aux yeux  
gros de larmes, si banale, reproduite  
à des milliers d'exemplaires. Une  
nuit de l'occupation ; ils sont venus  
à trois chercher le fils ou le père,  
parfois les deux, ils ont tout boulé-  
versé dans l'appartement avant de  
redescendre, encadrant le gars. Ils  
l'ont embarqué dans une voiture,  
une traction avant noire générale-  
ment. Après, plus rien... Mondruc,  
Fresnes, Compiègne. Et l'Allema-  
gne... Bana!, en somme, je vous le  
dis.

Le métier de chasseur d'histoires  
à de ces moments pénibles. Il faut  
se durcir, chercher plus loin, fouil-  
ler et disséquer, débrider des plaies  
qu'il faut faire mal. Dans le hall de  
Lutétia, boulevard Raspail — métré  
Sevres-Babytone — il suffit d'écouter  
pour recueillir les choses les plus  
extraordinaires les plus horribles...  
L'arce est sans limites et Dante  
est venu trop tôt sinon il aurait été  
correspondant de guerre. Mirbeau  
n'avait pas d'imagination, le mar-  
quis de Sade, un plaisantin qui sui-

Et cependant, ces hommes sont là.  
Et ils vont temoigner.

« Buchenwald 50.440 ». Celle-là  
porte encore le triangle rouge des  
déportés politiques. Dans ce hall du  
Lutétia, elle vient de retrouver Au-  
drée, sa copine. Et elles parlent. Le  
Lutétia s'efface. Je vois le camp...

La faim d'abord. Trois quarts de  
litre d'eau sale par jour, cent gram-  
mes de pain. Douze heures de tra-

## REPORTAGE DE FRANÇOIS-JEAN ARMORIN

vail dans les carrières. A quatre heu-  
res le matin, appel, un appel qui  
durerait trois heures, debout au  
garde-à-vous, les pieds nus dans la  
neige.

Autant le soir. Et souvent quand  
ça n'allait pas, cinq heures à gré-  
noux. Pour celles qui tombaient, la  
chambre à gaz.

— Faim, on a eu faim. On se bar-  
rait à dix pour un rutabaga pourri,  
dans la poubelle. Des batailles ef-  
froyables. Voyez-vous, quand on a  
faim, il n'y a pas de camaraderie...

Les coups, toujours les coups... Ça  
a duré un an dans ce camp de  
Marckleberg.

Et puis, il y a eu le 13 avril. Ce  
jour-là, le commandant du camp les  
a réunies sur le terrain d'appel. Il

Il y a des Hongroises qui l'ont  
embrassé après ça, sans pudeur, ces  
filles ; les 250 Françaises de Marckle-  
berg se sont rassemblées dans leurs  
barraques... Une demi-heure plus  
tard, « Toto » est revenu — Toto,  
c'est le commandant, elles l'appe-  
laient ainsi parce qu'il jurait tou-  
jours « sacramentello... »

Il est remonté sur le tonneau.

— Les ordres ont changé. Evacua-  
tion du camp par tout le monde  
cette nuit. Celles qui voudront s'é-  
vader seront abattues. Heil Hitler !  
Pas de lune... La plaine est inter-  
minable. Le canon se rapproche.

Elles sont quinze cents à marcher  
depuis des heures, sans plus savoir.  
Le convoi est encadré par les S. S.  
mitraille au poing, et « Toto » va  
d'un bout à l'autre de la colonne,  
en bicyclette suivi de ses deux énor-  
mes chiens.

Deux Hongroises déjà ont essayé  
de s'échapper. On les a entendues  
courir dans le bois. Coups de feu.  
Plus rien.

Elles marchent. Il y en a qui rou-  
lent dans le fossé et que les serre-  
files achèvent d'un coup dans la nu-  
que. Et ce commandant qui tourne  
toujours ; malgré le piétinement  
des pneus sur la route et le halète-  
ment des chiens, derrière.

Combien d'heures qu'elles avan-  
cent ainsi et Wanda, à ce moment,  
pense à Paris, au petit bistro où ils  
l'ont arrêtée, devant l'homme. Si

est venu trop tôt sinon il aurait été correspondant de guerre. Mirbeau n'avait pas d'imagination, le marquis de Sade, un plaisantin qui suit bien faire sa publicité. Passons.

On s'enlise dans les profondeurs douces d'un fauteuil de cuir. Deux voix lasses, indifférentes, vous tirent de la rêverie :

— Tu savais que la petite Baratte est passée à la chambre à gaz ?

— Ah ! oui ? Sa mère est morte à Torgau.

Le silence retombe. Et se déroule le plus étrange spectacle que n'aurait pu concevoir un metteur en scène dérivant. Dans ce cadre de tapis, de fleurs, de reflets de glace et de lustres aux lueurs douces des groupes que l'on ne pourrait retourner vers la « Maub » ou dans les taudis les plus infects de la zone évoluent, s'affalent sur les sièges, membres rompus, se conduisent, indifférents à tout ce qui n'est pas leur douleur ou leur liberté proche. Et ces clochards de la mort sont vains, on ne sait par quelle dérision suprême, de pyjamas rayés bleus et blancs affreusement sales.

Maintenant que j'ai passé pres d'un jour avec eux, leur regard ne me quite plus : leur étrange de ces grands yeux larges qui leur mangent cette figure ravagée, rongée d'une barbe malsaine, taillée à même l'os où la joue se creuse airocément pour mouler les maxillaires où le cartilage du nez pointe sous

voque avec leurs jambes nues, traitant des savates, sur les tapis du salon.

Des scouts vont et viennent. Et des infirmières. Etrange atmosphère ! Imperturbable, un maître d'hôtel en habit-enjambe des ballots de paucvres charnès, s'arrête devant ces corps décharnés et renseigne, sourire figé, après un coup d'œil satisfait à son plastron immaculé.

Ils reviennent tous du même gouffre : l'Allemagne.

— Ravensbruck...

— Dachau...

— Buchenwald...

— Mathausen...

— Auchwitz...

— Kattowitz...

Ce ne sont point des noms de bataille. Sans espoir, sans défense, on crevait, nus dans la neige, sous les coups. Le four pour finir...

Le géolier le plus effrayant, s'il est Allemand, couve toujours en lui les germes d'un romantisme morbide.

Et tous ceux qui sont là, Vergier, Lecomte, Weiss, Ducros, Trichot (Andrée), tous, ils avaient leurs noms sur les registres des camps avec ces deux initiales à la suite : N. N. Après, presque toujours, il y avait une croix... Des pages et des pages de croix sur les livres que l'on a retrouvés.

N. N. « Nacht und Nebel » (nuit et brouillard). Un homme à faire disparaître. Si facile en Allemagne...

Combien d'heureux qu'elles avaient ainsi et Wanda, à ce moment, pense à Paris, au petit bistrot où ils l'ont arrêtée, devant l'homme. Si elle avait su ! elle avait trop parlé et pendant que deux feldgendarmes l'entraînaient, il avait dit en souriant :

— C'est bien fini, le bifteak à Madame Marthe...

(LIRE LA SUITE PAGE 2)

MARCELETTES.

Et puis, il y a eu le 13 avril. Ce jour-là, le commandant du camp les a réunies sur le terrain d'appel. Il est monté sur un tonneau et il a dit :

— Les Américains approchent. Demain, vous serez libres, dites que j'ai été bon pour vous...

La cheminée du four fumait encoré.



(Suite de la page 1)

C E qui s'était terminé à Mar-  
éberg. Des mois... Elles mar-  
chent. La nuit est toujours  
aussi épaisse. Wanda a un  
sursaut.

— Arlette, c'est le moment  
« Il faut fuir.

« L'officier S. S. — elle est an-  
ceinte de six mois — s'est habillée  
en civil sous son uniforme, comme  
les autres femmes S. S. Et elles sont  
devant maintenant...

— Allez...

Elles ont sauté dans le fossé,  
Wanda et Arlette. Malheur... Des an-  
ciennes fenilles de l'armée alle-  
mande. Jusqu'aux genoux... Il y a  
eu un coup de revolver et les deux  
peuvres femmes se terrant, s'entou-  
sent littéralement. Mais tout, pu-  
tôt que le calvaire de cette cohorte.  
C'était le commandant. Il est des-  
cendu de bicyclette. Les chiens cher-  
chent lui, il braque sa lampe... Les  
deux ne bronchent plus, évitent de  
respirer. Il repart.

Longtemps après, elles se sont re-  
levées... Et la marche dans la nuit,  
mais vers le canon, a recommencé.  
Ce ne sont plus que deux pauvres  
corps geignant, qui avancent tré-  
buchent dans les fossés, s'échouent  
aux buissons, rampent dans la boue.  
Deux fois, elles évitent des nids de  
résistance boche qui s'installent en  
hâte, creusant leurs trous.

Oh ! la sinistre nuit d'Allemagne,  
nuit de débâcle où elles rencontrent  
des ombres pareilles qui s'appellent,  
les ayant...

— Polak...

Des Polonais pour la plupart, qui  
changent aussi un gîte dans la  
grande plaine. Et le canon tonne.  
Au petit matin, brisées, incon-  
scientes, elles se sont enfoncées, ter-  
rées dans un grand tas de raves  
pourries. Wanda a été réveillée par  
une piqûre dans le dos. Une fourche  
cherchait... Il faisait jour.

C'étaient deux prisonniers français  
d'un kommando voisin, en corvée.

— Français ?

On la laisse parler maintenant :  
cave, six jours... Ah ! Monsieur, leur  
première réception à ces douze Fran-  
çais. Nous sommes entrés dans  
leur souterrain pour manger. MAN-  
GER, vous comprenez. Ils se tenaient  
à la garde-à-vous les douze, chantant  
la « Marsellaïse ». Il y avait un  
drapeau français sur la table. Ce  
qu'on a pleuré ! Ils ne savaient quoi  
faire. Un nous a même apporté du  
rouge à lèvres ». Et elle sourit...

Les Américains sont arrivés. Elles  
sont sorties. Alors, le premier Alle-  
mand les a vues et a dit :

— Oh ! si j'avais su, on aurait  
mis des chambres à coucher à votre  
disposition... ». Elles lui ont craché  
à la figure.

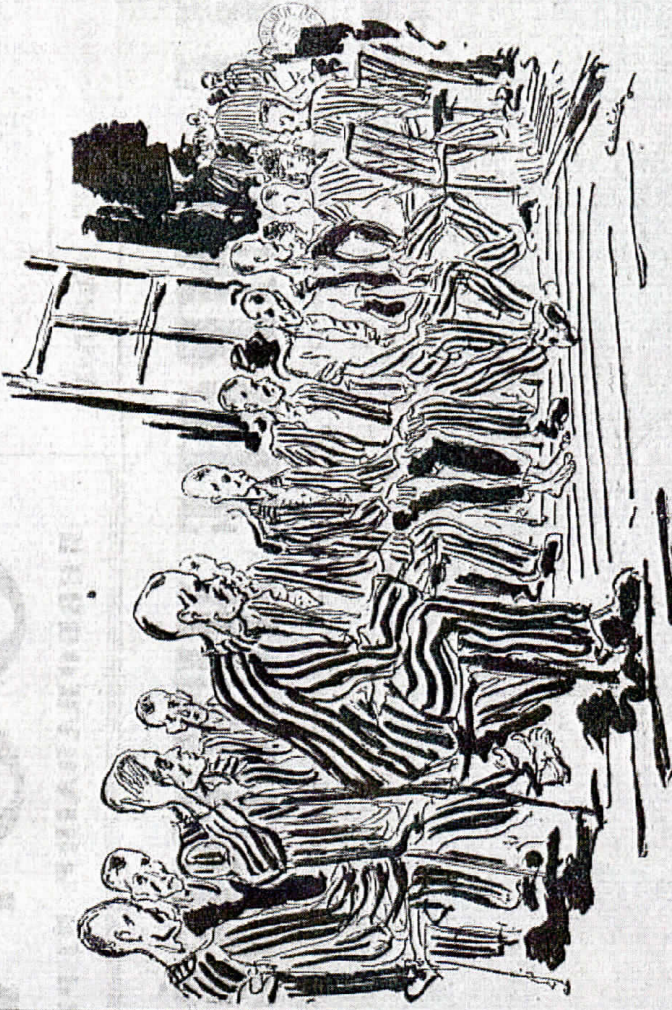
— Monsieur, on était comme fol-  
les... mais qui n'ai jamais bu de  
vin, un Américain m'a passé une  
bouteille de cognac, j'ai bu, j'ai  
bu... Mais je savais ce que je vou-  
lais faire. Nous sommes retournées  
à l'usine. Il restait un jeune S. S.  
qui fuyait, déjà en civil. Son père  
et sa mère étaient là, la femme  
pleurait...

— Raus, Raus... On leur a dit,  
lui, le S., il s'est mis à genoux...  
Je l'ai relevé à coups de pieds et  
nous l'avons laissé, les bras en l'air,  
cinq heures. Il suppliait, il sanglo-  
tait. Je crois que les autres l'ont  
tué après... »

Et puis, Wanda et Andréa sont  
parties avec deux Américains dans  
une Jeep. Et brusquement, elles ont  
vu un drap blanc que l'on agitant.  
Les Allemands se rendaient.  
La Jeep est repartie chercher du  
renfort. Wanda et Andréa sont res-  
tées seules, avec un revolver.

— Folles, mais nous étions  
folles... J'en ai abattu trois et  
ça... »

Comme ça. Un silence tombe. Dans



pas ? » Je sens qu'il m'endie la ré-  
pense et j'ai dit « oui ». Maintenant  
ce formalisme, je le cherche toujours,  
sans retrouver dans ce regard bri-  
lant — peut-être — dans la rigueur va-  
gabée, le copain de 40 ans, celui que  
j'avais vu une fois à Lyon.

Et nous avons tous deux, les yeux  
humides, lui, l'avocat qui dédoublait  
dans le Sud. Brasillach a dénoncé.  
Il n'a pu, mais raié.

débrouillait pour les précipiter du  
haut de la carrière...  
— J'en ai vu un « capo » qui eût  
une valise pleine de dents.

— On n'a même pas pu se venger...  
Tous les S. S. ou presque étaient  
partis du camp à la libération. Ceux  
que nous avons trouvés, on les a  
écrasés à coups de talons, comme  
des bêtes... »

Et je les vois, ces squelettes pres-  
que, s'acharnant de leurs socques de  
bois, de leurs pieds nus, dans une  
boue de chair et de sang.

peine pourront raconter Mathau-  
sen...  
Ils sourient un peu.

Et je regrette fort, maintenant, de  
n'avoir pas pris ma mitrailleuse pour  
tirer dans les colonnes de ces Alle-  
mands hilares que j'ai vu se rendre  
un peu partout. Satisfait de ces cinq  
ans. Les frères des autres, les mêmes.  
L'avocat a repris.

— Mathausen, sans « ça », ce n'au-  
rait pas été un vilain pays. Des bois

Et puis, Wanda a été réveillée par une piqûre dans le dos. Une fourche cherchait... Il faisait jour.

# Puits

d'une Italie libre. Mais je me refuse catégoriquement à redevenir le sujet d'un Roi-man suppôt du fascisme ou de princes, dégénérés, issus de la Maison de Savoie. Nettoyer d'abord le pays ».

## UN METAL D'AVENIR

LES Américains viennent de mettre au point un nouveau métal à base de magnésium dénommé « magge ». Trois fois plus léger que l'aluminium et dix-neuf fois plus dur que l'acier, ce métal se prête à toutes les fabrications et son prix de revient est inférieur à celui de l'aluminium. Une de ses propriétés est de se prêter à toutes les soudures électriques, contrairement à l'aluminium.

Attendants nous donc à voir demain des voitures de cinq cents kilos, des fragilités de cinq cents grammes, et des bicyclettes qu'il faudra attacher pour qu'elles ne s'enlèvent pas.

## ET VOICI DE L'ES-CANOE

DORÉNAVANT, les autorisations de circuler sont supprimées. Tous les automobilistes reçoivent mensuellement 20 litres d'essence pour les voitures de moins de 10 CV et 35 litres pour les puissances supérieures. Ces quantités seront améliorées dès le mois de juillet. »  
Avouons que les automobilistes anglais (car c'est une décision du gouvernement britannique) ont bien de la chance.

folles... J'en ai abattu trois comme ça...

Comme ça. Un silence tomba. Dans ce silence, on entendait les pas de trois jeunes filles, des grosses presbytes, qui venaient dans le hall. — Il y en avait donc de si jeunes ? — Beaucoup n'avaient même pas treize ans. Au même régime que nous. Il n'y en a pas tellement qui aient tenu le coup.

Une question que l'hésite tout de même à poser.

— Les expériences ?  
— Vrai, monsieur... je me suis trompée une fois à Buchenwald et j'ai ouvert la porte de la salle de dissection. Je n'oublierai jamais les yeux fous de ces Polonaises halleuses, ligotées, auxquelles on enlevait les nerfs, le sang pissait par la tête, après, elles avaient la bouche toute torturée, et elles finissaient toutes à la chambre à gaz.

— Raconiez-lui, Wanda, les bébés...  
— Ah ! oui... Il y a des femmes qui sont arrivées enceintes à Buchenwald. Elles accouchaient. Et tout de suite après, le S. de garde jetait le bébé sur les tas de cadavres pour la prochaine tournée, au crépuscule... Quelquefois, un médecin avait pitié. Ça se voit... Il le pliait au cœur. Avant...  
Quand même je ne récite.

Ella s'bondit.

— Que j'y retourne si je mens... Un serment qui ne trompe pas. Quelqu'un près de moi a une question idiote.

— Vous restera-t-il un seul bon souvenir ?  
— Non. Parce qu'il n'y a pas de camaraderie possible quand on a faim...  
Et elles se regardent.

« x x x »

Toujours devant moi cette procession de pauvres diables, crânes tondues, qui s'efforcent au hasard des chaînes. L'entraînement, l'un d'eux tend un bras extraordinairement maigre et long, taloné du noir métré fatidique.  
Un cri.  
— Armurorf ! Tu ne me reconnais

les « gaullistes » en 42 à Lyon et dans le Sud. Brassilach l'a dénoncé. Ils ne l'ont pas raté.

Il apporte des documents, des pièces à conviction. Il va parler maintenant. Mais, le telp entre ses deux mains décharnées, il ne peut que me dire : — Affreux ! tu ne peux pas savoir. Non, tu ne pourras jamais imaginer. Ah ! ces choses horribles.

Et il raconte d'une voix entrecoupée, au milieu de toute la file de ces hommes sans âge qui approuvent de la tête.

Les coups comme partout, avec des canons de fusil qui faisaient sauter les cervelles. La faim comme ailleurs. Les S. S. et les médecins arrivant la nuit dans une baraque, pour en piquer l'écume ou l'écume, au cœur, avec de l'essence d'ail.

— On était trop, tu comprends...  
Et ceux qui étaient encore vivants parce qu'ils s'étaient débattus, étaient entourés comme ça dans le crématatoire. Les soeurs de Gusen...

Nuit et bruyant...

Le four crématoire était trop petit. Alors le « capo » de garde, l'homme de chambre, sortait encore les os à dent calcinés, en tas...  
— Et les Russes qui avaient trop faim venaient sucer la moëlle de ces tibias...

L'avocat a eu un rire effroyable... Peut-être certains ne croiront-ils pas. Possible. Je tiens l'adresse de ces hommes, de ces femmes à leur disposition. Des revenants. Jamais ce mot n'eût sans plus tragique, plus dur.

Et ce rire qui continue, je ne sais même pas celui qui parle. Ils ont les mêmes yeux, le même visage émacié.

— A Malhausen, on travaillait aux carrières après des appels qui duraient six heures, les pleuds dans la neige. Sélection naturelle : la mort mourait. Leurs hommes de garde, avant le travail, repéraient ceux qui avaient des dents en or. Et ils se

que, s'écharmant de leurs socques de bois, de leurs pieds nus, dans une boue de chair et de sang.

— Et vous savez, dix pour cent à

# OUVRONS LES VOILETS

## LA FIN TRAGIQUE DES DICTATEURS

LA mort violente de Mussolini, dont le cadavre, fut piétiné par la foule, rappelle que le métier de dictateur est le plus dangereux de tous ceux que peut exercer un homme. Au reste, la fin du Duce est bien dans la tradition des Césars. Rappeliez-vous comment périt le premier et le plus illustre d'entre eux, le jour des Ides de mars 44... Après lui, Caius Caligula fut frappé et se lon Suétone, tué de trente coups de poignard. Claude fut empoisonné par les soins de sa digna épouse Agrippine, Néron s'enfonça un couteau dans la gorge quand il apprit que le Sénat le faisait rechercher comme un ennemi de la patrie. A Galba fut égrégé et sa tête mise au bout d'une pique. Orthon, dont les armées étaient battues, se donna la mort. Vitellius fut torturé, mis en pièces, et jeté dans le Tibre. Quand à Domitien, il fut abattu à coups de poignard, tandis qu'il lisait un document que lui présentaient ses secrétaires.

Vraiment, la carrière d'impérator, qui avait fait tourner la tête de Mussolini, est aussi tragique, au XXV siècle que jadis...  
C'est ce même Remy Roure, brillant journaliste et un des plus ardens amateurs de la Révolution qui devait être interné dans les terribles camps d'Auschwitz et de Buchenwald. Il fut heureusement libéré il y a quelques semaines par la victoire des Alliés.

## PAUL REYNAUD ET CHARLES DE GAULLE

C'EST le 3 juin 1940 que Paul Reynaud, remanant son cabinet, chargea le général de Gaulle, du sous-secrétariat de la Défense nationale. C'était au lendemain de l'évacuation de Dunkerque. La situation militaire était déjà tragique, presque désespérée. Le choix du général de Gaulle était excellent, quoique trop tardif. On n'en pouvait dire autant de l'appel fait à Paul Baudouin à Bouthillier, à Frossard, à Jean Prouvest, qui depuis...

Le général de Gaulle fut accueilli avec faveur dans la presse et l'on remarqua un article très élogieux de Pierre Fervaque (alias Remy Roure) qui se terminait ainsi : « Il servira notre pays avec un lumineux intelligence, sa sérénité d'âme, nous écrivions volontiers son génie, avec une foi incompréhensible dans les destinées de la patrie ».

C'est ce même Remy Roure, brillant journaliste et un des plus ardens amateurs de la Révolution qui devait être interné dans les terribles camps d'Auschwitz et de Buchenwald. Il fut heureusement libéré il y a quelques semaines par la victoire des Alliés.

